

POUR UNE DÉFINITION DES LITTÉRATURES

TSIGANES / ROMANI

{ Cécile Kovacshazy *

Ce volume¹ rassemble des études que des chercheurs venus de différentes disciplines ont consacrées aux littératures tsiganes/romani. La question qui se pose et s'impose au préalable – et c'est bien à elle que répondent implicitement ou explicitement tous les articles rassemblés ici – est celle de l'existence même de « littératures romani ». Si la qualification le présuppose, peut-être n'est-elle pourtant qu'une vue de l'esprit, une construction *a priori* du chercheur. Quel(s) critère(s) permettrai(en)t d'en assurer la tangibilité ? Une zone géographique délimitée ? Mais les Tsiganes, Gitans, Gypsies, Sinte, Manouches ou Roms vivent dans toute l'Europe, l'Amérique et une partie du reste du monde. Une langue commune ? Ce serait oublier que les écrivains roms écrivent pour certains en romanès, mais pour beaucoup d'autres dans leur langue nationale. Une similarité esthétique ? Rien n'est moins sûr, quand on réunit des œuvres littéraires aux genres aussi variés que le roman, le conte, la poésie, le poème en prose, le théâtre, des genres marqués par des univers culturels aussi distincts que ceux, par exemple, d'Espagne, de Russie, de Hongrie ou de Finlande. Ne resterait-il donc qu'un critère ethnique pour justifier une telle notion ? Ce serait alors faire preuve de discrimination, aussi positive fût-elle (cf. texte d'Eva Blénesi), et misérablement réduire l'œuvre à son auteur, alors même que la conception d'une *Weltliteratur*, réactualisée ces dernières décennies avec la notion de Tout-monde (Edouard Glissant), a déjà surmonté l'obstacle potentiel de cette pluralité des lieux, des langues et des cultures. La question qui se pose avec l'ensemble de ces interventions est donc bel et bien celle de la pertinence en ce début du XXI^e siècle de la notion de « littératures romani », au-delà de leur littérarité même, unifiante ou non, et en deçà de la langue et de l'espace. Les littératures donc, plutôt que la littérature. C'est aussi ce qui légitime l'approche pluridisciplinaire afin de circonscrire ce champ d'études.

En coordonnant un colloque puis un volume sur un tel sujet (sujet peut-être inexistant donc !), les objectifs étaient pluriels : tout d'abord, faire évoluer le regard posé par les non-Roms sur la plus grande minorité d'Europe, en adoptant une perspective tout à fait différente de celle que la majeure partie des média, des politiques et même – le plus souvent bien malgré eux – des chercheurs banalisent, à savoir qu'être Rom irait automatiquement de pair avec poser-problème : « Les Roms », ce serait synonyme de « problème rom ». Parler des écrivains roms – entendu comme ceux qui se revendiquent comme Roms et écrivent sur la vie de Roms – revient à développer un champ de la recherche qui va à l'encontre des stéréotypes effroyablement négatifs à l'endroit des Tsiganes. C'est effectivement ne pas en parler en termes de problèmes mais non plus, on l'espère, en termes de discriminations. Car il existe une discrimination anti-tsigane indéniable, qui représente probablement le plus violent de tous les racismes qui existent aujourd'hui, du fait qu'il n'est même pas nommé ou reconnu comme tel (au moins le sexisme,

1 Qui fait suite à un colloque international organisé à l'Université de Limoges les 13 et 14 novembre 2008.

* Responsable du numéro. Université de Limoges

le jeunisme, le racisme envers les Noirs, envers les Musulmans, envers les Juifs, sont-ils nommés et habituellement dénoncés), et qu'il est un racisme d'institution. Ensuite, il s'agit d'ouvrir une nouvelle perspective pour la recherche scientifique en romologie/tsiganologie : en réfléchissant à l'écriture littéraire, on bouscule bien entendu les discours savants sur, et les réalités du *romipen*. Si l'on avance que les Tsiganes se définissent avant tout par l'oralité de leur culture (cf. texte de Jean-Luc Poueyto), alors l'émergence depuis quelques décennies d'écrivains roms et de littératures romani, aussi marginal ce phénomène soit-il (encore) à l'heure actuelle, constitue un bouleversement voire une rupture épistémologique. L'identité romani pourrait aussi ne se définir que par une histoire migratoire commune et dans ce cas l'oralité ne serait qu'une caractéristique passagère, empruntée ou subie par l'Histoire. La culture tsigane vivrait ainsi actuellement le passage à la scripturalité (cf. texte d'Alain Reyniers), comme le montrent les tentatives actuelles de standardisation de la *romani chib*, la langue romani, étape obligée dans l'institutionnalisation d'une langue.

Quelles que soient les réponses que les uns et les autres apportent à ces interrogations, ces dernières permettent d'engager des réflexions cruciales et passionnantes sur l'avènement et le développement d'une jeune littérature, paradoxalement fondée sur un héritage oral ancien endogène ou interne à la communauté romani et une pratique nouvelle de l'écrit exogène et public (cf. texte de Helena Sadílková). De la sorte, les études tsiganes gagnent de nouveaux acteurs, les littéraires (à tous les sens : auteurs, lecteurs, critiques), et elles ne sont plus l'apanage des historiens et des anthropologues.

Ce hors-série de la revue *Etudes tsiganes* propose donc une définition de ce que seraient les littératures tsiganes/romani. Pour ce faire, les interventions procèdent parfois à rebours, en réfléchissant à ce que les littératures tsiganes/romani ne sont pas, aux marges positives, culturelles, artistiques d'une pratique considérée comme marginale socialement ou, autrement dit, à partir d'où, de quoi et de quand on peut parler de littératures tsiganes/romani. En effet, certains artistes croisent les arts (cf. texte de Sophie Aude et texte de Jesus Alonso Carballés), certaines œuvres sont issues de la tradition musicale (cf. texte de Lucia Wood Presber), d'autres sont plus proches du témoignage que de la fiction (cf. de texte Paola Trevisan). Dans ce dernier cas, les textes littéraires montrent comment le monde romani organise stylistiquement une double temporalité, celle de l'univers romani et celle du dehors, pour intégrer une réflexion sur la grande histoire (cf. texte d'Henriette Asséo et texte d'Emmanuel Filhol). Ce volume interroge donc les délimitations possibles du champ d'études : c'est ainsi qu'une des interventions est consacrée à l'écrivain yénische Mariella Mehr (cf. texte d'Astrid Starck-Adler) tandis qu'une autre présente les conditions de publication de textes d'auteurs roms (cf. texte de Françoise Mingot-Tauran). Un troisième objectif de ce volume est celui du renouvellement et de l'élargissement du champ de la théorie littéraire, en réfléchissant sur des littératures qui vont à l'encontre de bien des modes de pensée et bien des outils d'analyse gadjikané habituels. Car l'étude des littératures romani permet de re-poser les questions essentielles de la littérature : les processus d'avènement d'une littérature, les distinguo oral/écrit et savant/populaire, la question du destinataire d'un texte, la classification par genre, etc. Ce faisant, surgissent au cœur de ce sujet injustement

INTRODUCTION

perçu comme mineur, les théories les plus actuelles concernant la globalisation de la culture (cf. texte de Cécile Kovacsazy) et qui se trouvent illustrées, validées voire contredites par la romanité. De la sorte, les littératures romani, parce qu'elles ne correspondent pas aux codes esthétiques de la tradition écrite, contraignent-elles lecteurs et chercheurs à renouveler leurs outils de lecture, d'analyse et de réflexion ; elles devraient désormais retenir l'attention de quiconque s'intéresse à la littérature en général, sans se confiner dans une catégorisation ethnique. Car elles contraignent à modifier, donc à enrichir, l'horizon d'attente des lecteurs, des auteurs et des chercheurs (cf. texte de Milena Hübschmannová et de Beate Eder-Jordan) – ce dont on ne peut que se réjouir.

Cécile Kovacsazy

Enseignante-chercheuse en littérature comparée

Ce hors-série est réparti sur deux volumes qui se complètent (hors-série n° 1, numéros de revue 36 et 37). Il sera suivi d'un autre volume hors-série (n° 2) venant compléter les recherches du premier, en se consacrant plus spécifiquement à des questions de poïétique, aux caractéristiques stylistiques, thématiques, rhétoriques des textes écrits par des écrivains roms se revendiquant comme tels et écrivant sur la vie de Roms.

Table analytique du premier volume :

1. Frontières des littératures romani ?

Dans cette première partie, les interventions interrogent les frontières de la littérature, en analysant les œuvres d'artistes alliant différents supports artistiques : écrit, visuel, musical.

- **Sophie Aude** (Image et langage dans les œuvres de créateurs tsiganes contemporains (Bari, Stojka, etc.)) présente les travaux de Károly Bari (Hongrie, né en 1952), Sandra Jayat (France, née en 1930) et Ceija Stojka (Autriche, née en 1933). Comme beaucoup d'artistes roms, ces trois auteurs créent des œuvres hybrides alliant image et écriture, sans se soucier des répartitions figées de genres. De la sorte, ils déconstruisent les habitudes synthétiques (image) et analytiques (texte) et ils renouvellent l'imagination poétique.

- **Jesus Alonso Carballés** (Helios Gómez et le rêve de la révolution) introduit à la vie et l'œuvre du gitan espagnol révolutionnaire Helios Gómez (1905-1956). D'abord peintre, très engagé politiquement, il se met à l'écriture durant ses années de prison. Les extraits de ses poèmes présentés ici sont inédits en français.

- **Lucia Wood Presber** (*Les gillies*, chansons traditionnelles des Tsiganes britanniques) retrace l'histoire des *gillies* – ces chansons traditionnelles des Romanies (Gypsies) du Royaume-Uni qui parlent de la spécificité des Tsiganes des Îles britanniques et leurs liens, d'exclusions et de rencontres, avec les Gorgios (non-Gypsies).

- Károly Bari (né en 1952), poète hongrois, a réfléchi à la réduction ethnique à laquelle est acculée la réception de son œuvre, aussi universelle soit-elle. Pourtant le poète rom doit également transmettre sa culture spécifique. **Éva Blénesi** (Transmission d'une culture à nombreuses facettes. Réflexions sur quelques aspects de la littérature romani contemporaine en Hongrie (Bari)) interroge cette

double mission qui guide tout poète issu d'une minorité.

2. Ce que les littératures romani apportent à la théorie littéraire

Cette deuxième partie est dédiée à une réflexion sur les littératures romani. Elle interroge leurs conditions et leurs motivations de rédaction et de publication, leur réception par les Roms et les non-Roms, avec les risques qu'encourt un lecteur non-rom de se méprendre sur le sens et la beauté des textes. Elle souligne aussi l'apport, pour la littérature mondiale comme pour la critique littéraire, d'œuvres nouvelles répondant à des critères esthétiques qui leur sont propres.

- L'article (posthume, 1999, texte inédit en français) de **Milena Hübschmannová** (Mes rencontres avec le *romano šukar laviben*) est consacré à l'émergence en Tchécoslovaquie dans les années 1960-70 d'une littérature écrite en romanès par les « Roms slovaques » dans le contexte du soviétisme. Par son approche tant professionnelle qu'amicale, Hübschmannová a encouragé des Roms à écrire dans leur langue. La disparition d'une forte tradition littéraire orale à fonctions vitales est remplacée par une nouvelle forme d'art des beaux mots, le *šukar laviben*, ou littérature romani. En analysant l'itinéraire et la poétique de quelques écrivains (parmi lesquels Tera Fabiánová), elle met en avant les points communs à leurs œuvres et elle rappelle la difficulté pour les non-Roms de comprendre une littérature qui ne correspond pas à la culture littéraire 'classique'.

- Depuis quelques décennies, des réflexions théoriques convergent pour définir des littératures au-delà des critères de nations et des empires culturels. **Cécile Kovacshazy** (La littérature romani : cas exemplaire de la littérature-monde ? (Horvath, Stojka)) prend l'exemple de deux ouvrages écrits par des Roms autrichiens, Ceija Stojka et Stefan Horvath, pour placer les littératures romani dans l'horizon des littératures émergentes, en tant qu'exemplum d'un Tout-monde (E. Glissant) tel que le conçoit et l'espère la littérature comparée

- **Beate Eder-Jordan** (La littérature romani : un « cas d'étude » pour la littérature comparée) souligne l'intérêt pour la littérature comparée à étudier les littératures romani, même si le critique gadjo doit faire preuve de prudence avec ses catégories d'analyse souvent invalidées par une littérature où l'oralité se déploie de façon originale (comme l'avait analysé Milena Hübschmannová). Un historique de la critique littéraire romani est proposé ainsi que les conditions de production de quelques ouvrages clefs de la littérature romani (textes de Lacková, Holdosi, Heredia Maya, Ceija Stojka).

- En prenant le cas de la République tchèque, **Helena Sadílková** (La littérature romani en République tchèque : sources et état actuel) montre les conditions d'émergence de la littérature romani depuis les années 1960 jusqu'aujourd'hui en les replaçant dans leur contexte historique. Elle en analyse les différences selon les générations d'auteurs à partir des œuvres de Andrej Giňa, Tera Fabiánová, Ilona Ferková, Gejza Horváth et Erika Oláhová.

Les sections suivantes (« Frontières des littératures romani ? » et « Ce que les littératures romani apportent à la théorie littéraire ») se trouvent dans le second volume (n°37) du hors-série n°1.